Atelier Théâtre Actuel

Revue de presse

Télérama

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TT

Pauvre Bitos ou Le Dîner de têtes
Comédie grinçante
Jean Anouilh
| 1h30 | Mise en scène Thierry Harcourt
| Jusqu'au 5 mai au Théâtre Hébertot, Paris 17e, tél. : 01 43 87 23 23.

On a oublié la férocité de Jean Anouilh (1910-1987), son ironie face aux principes, espérances et utopies, sa lucidité face aux conformismes sociaux, intellectuels, moraux. Au purgatoire aujourd'hui, son théâtre fut un jubilatoire terrain de jeu idéal ; cynique, il excellait à y faire lutter entre eux des hommes gonflés de certitudes et de prétentions. Pas un ne rachetait l'autre. Même ce pauvre Bitos, qu'incarne Maxime d'Aboville, après un Michel Bouquet génial, paraît-il, à la création de 1956, qui fit scandale et triomphe. Cette longue comédie grinçante – que le metteur en scène, Thierry Harcourt, a efficacement coupée – évoquait le passé trop proche de la Libération et quelques douloureuses épurations... Un aristocrate de province imagine ainsi chez lui un *« dîner de têtes »* (seule la tête des convives déguisée y suggère un personnage) pour régler ses comptes. Le thème officiel en est la Révolution. L'officieux : la chute de Robespierre. Car tous ces riches convives désirent aussi y défier l'interprète du sanglant justicier Robespierre : André Bitos, fils du peuple devenu en 1945 incorruptible magistrat. Mettant en miroir Révolution-Terreur et Libération-épuration, Anouilh jubile en opposant les fanatismes et les intégrismes de chacun. Et pour émouvant que soit le résistant Bitos, ce fils de pauvres torturé à l'école par ses actuels voisins de table, il n'est pas meilleur que ses bourreaux. Dans un décor minimaliste, Maxime d'Aboville l'incarne avec une vertu ricanante et rageuse. Et Anouilh de dénoncer vertement morale, vertu et bien-pensance dans une pièce subtilement politique et impitoyable.

LE FIGARO

Le grand retour de *Pauvre Bitos*, la pièce mythique qui fit scandale à la sortie de la guerre

Par **Anthony Palou**

Dans *Pauvre Bitos*, chaque personnage, avec sa part de bêtise et de méchanceté, évolue dans une pièce toujours drôle, lorsqu'elle n'est pas émouvante ou exaltante. *Bernard Richebé/Théâtre Hébertot*

Dix ans après la guerre, Anouilh déclenchait les passions avec cette comédie caustique sur l'épuration. Michel Bouquet y incarnait un procureur frénétique. Un rôle que reprend avec brio Maxime d'Aboville au Théâtre Hébertot.

Pauvre Bitos ou le dîner de têtes éclaire une période bien sombre de notre histoire. La pièce de Jean Anouilh, montée en 1956 au Théâtre Montparnasse, provoqua un choc ou plutôt un électrochoc. Michel Bouquet y tenait le rôle du triste «héros». À ses côtés, une belle tablée : Pierre Mondy, Bruno Cremer, Nicole Anouilh (sous le pseudonyme de Charlotte Chardon)... Dans *Mémoire d'acteur*, Bouquet se souvient du tohu-bohu que provoqua la générale : *«C'était le 11 octobre. Certains allèrent jusqu'à qualifier la pièce “d'ordure” ou de “crachat”; la plupart reprochaient à Anouilh de souiller l'honneur et la mémoire de la France, de mettre droite et gauche dans le même sac de fiel et de mépris, de ne sauver ni pauvres, ni riches : tous infâmes, lamentables, les Français qu'il mettait en scène... Mais si cette comédie grinçante fit violemment réagir le public, elle ne manqua pas de le faire venir en grand nombre : la pièce fut un triomphe.»*

Les critiques furent assassines, oh oui !, et plus encore. Pendant la représentation, un silence gêné. Quelques maigres applaudissements à la fin et quelques coups de poing à la sortie. Marcel Aymé, l'insondable, le toujours affûté et fidèle ami d'Anouilh, écrivit dans *Arts* (attention, ça secoue !) ceci : *«la générale de* Pauvre Bitos *aura été une illustration magnifique du confusionnisme mental qui règne en France, particulièrement chez les intellectuels de gauche et de droite. Composée des tenants et servants de la presse, de hauts fonctionnaires de la Quatrième, d'actrices décorées et de baronne à la page, la gauche s'agitait fébrilement dans ses fauteuils, les mâchoires crispées par la haine, les yeux brillants d'envies meurtrières. J'entendais murmurer : "C'est indigne, c'est monstrueux, on devrait interdire..." cependant que guillerette, euphorique, la droite, celle de Laniel et celle du Maréchal, riait et applaudissait des quatre fers. Que se passait-il donc sur scène ? Il se passait qu'un groupe de hobereaux obtus, suffisants, haïssant le pauvre d'une haine physique (...) jouait un mauvais tour à leur ancien condisciple Bitos, résistant fanatique, impitoyable dans l'exercice de ses fonctions de substitut, en demeurant le seul homme sympathique de la pièce.»*

Reprise en 1967

Farceur robuste, Anouilh affronta, circonspect et amusé, les commentaires de la gauche et de ceux de l'extrême droite, qui, bien entendu, n'avaient rien compris à son propos subtil, car, Bitos, c'est du billard à trois bandes. Écoutez la suite, c'est du velours : *«Anouilh, expliquant le cas Bitos par le jeu d'une superposition éminemment scénique au cas de Robespierre, nous montre un homme maladroit, malheureux, façonné par tous les complexes que lui a forgés une enfance pauvre, et condamné à ne jamais sortir de la solitude, à ne jamais pouvoir saisir la vie. De même que pour Robespierre, couper les têtes était la seule façon de faire l'amour, de même les condamnations à mort qu'il enlève au tribunal sont-elles pour Bitos le moyen de se sentir vivre. »* La pièce fut reprise en 1967, toujours avec Michel Bouquet, qui tenait là un des rôles de sa vie. Les critiques furent plus clémentes. La pièce fut, entre autres, saluée dans *Le Monde*, par Bertrand Poirot-Delpech. Les temps avaient changé, mais elle ne fut plus montée sur une grande scène parisienne. Autant dire qu'il était vraiment souhaitable qu'elle soit vue par un public nouveau.

Bitos est interprété depuis le 9 février, au Théâtre Hébertot, par Maxime d'Aboville. Dirigé par Thierry Harcourt, le comédien est, disons-le, grandiose dans la peau de cette petite bourrique pète-sec constipée, à la tête bien faite, cette tête que ses camarades aimeraient mettre au carré. Le décor représente les vestiges d'un ancien prieuré des Carmes qui abrita, sous la Terreur, un tribunal révolutionnaire. Nous sommes dans la grande salle à manger. La table est dressée, des cloches couvrent les assiettes argentées. Lanternes à la main, deux hommes font leur entrée, dont le propriétaire des lieux, un certain Maxime (Adrien Melin) suivi d'un convive Julien (Étienne Ménard). Julien porte perruque. Lors du dîner, il sera Danton, cette grande gueule qui boit, baise et bouffe. Tout le contraire de son *«camarade »* Bitos/Robespierre, furieux hygiéniste, qui le considère comme un *« porc »*. Bitos - le voilà, chapeau melon sur sa perruque ! - est donc un substitut du procureur de la République dans une petite ville de province. Il est aussi un implacable épurateur. Cette manie remontait à ses années de collège lorsque ses condisciples, des garçons de milieux privilégiés, n'avaient de cesse de l'humilier, lui le roturier. André Bitos avait déjà, à l'époque, l'esprit de vengeance. Il travaillait comme dix, raflait tous les premiers prix, passa tous les diplômes ou presque : *«Oui, j'étais le fils d'une blanchisseuse ! Ma mère lavait les draps du collège, depuis vingt ans... C'est pour cela qu'on m'avait pris gratuitement. Elle lavait vos draps de petits vicieux pleins de taches depuis vingt ans. C'est à ces taches nettoyées que je dois d'être ce que je suis : docteur en droit et en philosophie, licencié de physique, de mathématiques, de lettres, d'histoire, d'allemand et d'italien ! »* Bitos poursuit, on aurait presque pitié de lui : *«Et à l'heure du premier cours, c'était moi qui étais assis le premier, au premier rang, mes oreilles de paysans grand ouvertes, mes yeux de niais écarquillés, pour voler le plus possible de cette précieuse science bourgeoise que gagnaient les bras ruisselants de ma mère. »* À ce dîner organisé par Maxime-Saint-Just, où chacun doit se faire la tête d'un grand personnage de la Révolution française, sont conviés - outre Julien-Danton -, Vulturne (Francis Lombrail, directeur du Théâtre Hébertot et initiateur téméraire de ce cette production) dans le rôle de Mirabeau, Deschamp (Adel Djemai) dans la peau de Desmoulins, Victoire (Sybille Montagne) dans celle de Lucile Desmoulins. Quant à Lila (Clara Huet), elle se fera Marie-Antoinette. Toutes et tous à la hauteur. Le texte a été astucieusement raccourci, ce qui lui donne plus de cadence. Il va au galop.

> ***Il y a des personnages qui ont été fondus. Nous avons effectué ce travail avec Adrien Melin. Il fallait qu'elle soit plus nerveuse.***
>
> Maxime d'Aboville

L'étincelant Maxime d'Aboville a participé à cette nouvelle adaptation pour sept comédiens - ils étaient treize dans la version initiale : *«Il y a des personnages qui ont été fondus. Nous avons effectué ce travail avec Adrien Melin. Il fallait qu'elle soit plus nerveuse. Anouilh disait que* Bitos *était sa pièce préférée. »* L'acteur l'a découverte il y a plusieurs années, en 2006 : *«J'étais au cours de Jean-Laurent Cochet. Il nous donnait des scènes à travailler et il m'avait suggéré* Bitos. *Il se trouve qu'à l'époque je m'intéressais déjà beaucoup à Michel Bouquet, sur lequel j'ai construit un spectacle* (*Je ne suis pas Michel Bouquet,* NDLR). *Cela m'a amusé de reprendre ce rôle qu'il avait lui-même interprété. Comme lui, ce rôle m'a marqué considérablement. Je l'avais gardé à l'esprit et m'étais dit qu'un jour ou l'autre je jouerais cette pièce. Luchini voulait la jouer, mais les ayants droit, à l'époque, ne voulaient pas de coupures. Ensuite, Loràn Deutsch et Nicolas Vaude s'y sont intéressés. Là encore, c'était trop compliqué. En 2016, deux metteurs en scène me l'ont proposée, mais les lectures n'ont pas abouti. Les directeurs de théâtre, un peu frileux, craignaient un peu cette pièce au parfum de scandale. S'attaquer à l'épuration en 1956, c'était s'attaquer encore à la Résistance, c'était sous-entendre qu'on était pétainiste, ce qui n'était absolument pas le cas d'Anouilh. Aujourd'hui, tout le monde, y compris l'extrême gauche, s'accorde à dire que l'épuration, c'était une horreur. »* Comment le comédien résumerait-il le théâtre d'Anouilh ? *«Un misanthrope qui avait beaucoup de tendresse pour ses frères humains, ces humains qu'il aimait étudier comme s'ils étaient des insectes. Anouilh, c'est un théâtre d'insectes. »* Pas faux. Les grands auteurs sont des entomologistes.

Quoi qu'il en soit, Anouilh a gravi, avec *Bitos*, pièce sur nos bassesses, un nouveau barreau sur l'échelle de sa misanthropie naturelle, misanthropie aggravée par son expérience de la guerre et de l'après-guerre. L'artiste raisonnable n'accomplit rien et Anouilh n'est pas un artiste raisonnable. Dans cette pièce au PH acide élevé, garantie sans moraline, l'auteur ne sauve personne du naufrage. Chaque personnage a sa part de bêtise et de méchanceté. Il serait catastrophique de donner l'impression que *Pauvre Bitos* est une pièce sans humour, perverse. Elle est toujours drôle, lorsqu'elle n'est pas émouvante ou exaltante. Les dialogues, astucieux et justes, se bonifient avec le temps. Le dernier mot à Marcel Aymé : *«Il y a dans le personnage de Bitos une somme de misère et de pureté qui serre le cœur du spectateur et emporte sa sympathie. Peut-on trouver là de quoi réjouir la droite et déchaîner la colère de la gauche ? On se serait presque attendu au contraire. »* Rien à ajouter.

Le Journal du Dimanche

EN SCÈNE

On aime Passionnément ★★★★ Beaucoup ★★★ Bien ★★ Un peu ★ Pas du tout ☆

THÉÂTRE HÉBERTOT/BERNARD RICHEBÉ

Pauvre Bitos, le dîner de têtes ★★★★

« – Mon amour, ce soir, nous sommes là pour rire. La charité, ce sera pour demain matin, en sortant de la grand-messe. Je vous promets de vider mes poches aux quatre fripouilles que je vois sur le parvis à la même place depuis vingt ans. » Un nobliau de province, Maxime de Jaucourt (Adrien Melin, resplendissant de cruauté), ne se tient plus de joie mauvaise au moment de recevoir, dans les vestiges d'un ancien prieuré promis à la vente, ses amis de la bonne société d'une ville de province pour un dîner de têtes sur le thème de la Révolution française. D'habitude, on s'y amuse, mais ce soir, comme sous la Terreur, si on vous coupe la parole, on vous coupera peut-être la tête... Rapidement, le dîner de cons vire au jeu de massacre. La cible, c'est André Bitos, *« le fils de la blanchisseuse qui lavait les draps du collège »*, nouveau substitut du procureur de la République, aussi froid et tranchant qu'une guillotine qui tombe sur le cou d'un condamné. Ses anciens condisciples issus de familles riches l'appelaient le *« petit boursier cafard »*. Maxime s'est fait la tête de Saint-Just. Ses autres invités celles de Danton, Mirabeau, Marie-Antoinette, Camille et Lucile Desmoulins. Quant à Bitos, éblouissant Maxime d'Aboville qui tient certainement le rôle de sa vie, il s'est naturellement déguisé en Robespierre. *« Jouer les humiliés, c'est ton emploi »*, lui avait prédit Jean-Laurent Cochet, son professeur d'art dramatique. Un rôle qu'il endosse à merveille. Quand on lui dit bonjour, il menace, lorsqu'on l'attaque, il pleure et, si on le plaint, il mord. Pauvre Bitos que personne n'aime. Il faut imaginer un personnage de bouffon hystérique et malheureux à mi-chemin entre Sandrine Rousseau et Louis Boyard, décrétant la mort de Danton, l'homme qui boit, baise et bouffe comme un *« porc »*. Créée en 1959, la pièce, allégée d'une bonne heure, n'a rien perdu de son pouvoir de scandale ni de son actualité : soixante-cinq ans plus tard, les idéologues ont les mêmes rêves de purification de l'humanité. Avec Jean Anouilh, le grand misanthrope, personne ne sort indemne du jeu de massacre : ni les pauvres ni les riches, ni la droite ni la gauche. Et c'est ainsi que Jean Anouilh est le plus grand dramaturge français de la fin du XXe siècle... ● **PASCAL MEYNADIER**

De Jean Anouilh, avec Maxime d'Aboville, Adrien Melin.
Théâtre Hébertot (Paris, 17e). Jusqu'au 5 mai. theatrehebertot.com

la vie

THÉÂTRE

PAUVRE BITOS. LE DÎNER DE TÊTES

Son *Antigone* exceptée, le théâtre de Jean Anouilh (1910-1987) semble bien oublié. *Pauvre Bitos* fait son retour sur scène. À sa création, en 1956, avec Michel Bouquet, ce savoureux règlement de comptes avait à la fois fait scandale et remporté un grand succès. En province, quelques années après la Seconde Guerre mondiale, Maxime de Jaucourt organise un « dîner de têtes » en l'honneur d'un camarade de classe, Bitos, devenu zélé substitut du procureur de la République. Les convives doivent se faire la tête d'un personnage de la Révolution et endosser son rôle : Bitos, Robespierre ; à ses côtés : Saint-Just, Mirabeau, Camille et Lucile Desmoulins, Danton, Marie-Antoinette. En réalité, ce dîner compare Terreur et épuration, et se révèle un jeu de massacre où chacun montre sa vraie nature. Dialogues piquants, adaptation resserrée, comédiens au diapason et scénographie élégante font de cette cruelle mise en abîme une belle occasion de redécouvrir Anouilh. ● ISABELLE FAUVEL

Jusqu'au 5 mai au théâtre Hébertot, Paris (XVIe), theatrehebertot.com

BERNARD RICHEBÉ

franceinfo:

"Pauvre Bitos - le dîner de têtes" de Jean Anouilh : un "Dîner de cons" avant l'heure au théâtre Hébertot, à Paris

"Le Diner de cons" de Francis Weber fait étonnamment écho à ce "Dîner de têtes", sous-titre de "Pauvre Bitos", la pièce de Jean Anouilh de 1956.

Jacky Bornet
France Télévisions - Rédaction Culture

La comédie de Jean Anouilh écrite en collaboration avec son épouse Nicole, rappelle "Le Diner de cons", la pièce (1993) de Francis Weber dont il tira le film en 1998. Un cercle de bourgeois y invite un "con" pour se payer sa tête, ce dont ils feront les frais. *Pauvre Bitos - le dîner de têtes* les préfigure de plus de 40 ans, mais tire sur d'autres cordes, plus politiques, autour de la tyrannie du discours vertueux comme mode d'accès au pouvoir.

Maxime d'Aboville et Adrien Melin ont resserré la pièce originale de trois heures à une heure vingt, réservant à cette comédie grinçante, un rythme enlevé, avec une belle scène et huit comédiens et comédiennes qui se donnent la réplique avec bonheur. *Pauvre Bitos - le dîner de têtes* est au théâtre Hébertot, à Paris, jusqu'au 31 mars.

Une première depuis 1967

Quelques années après la Libération, un cercle d'amis de province organise un "dîner de têtes" qui consiste à se grimer à l'effigie de grandes figures révolutionnaires, autour d'un repas. André Bitos, d'origine modeste et devenu un magistrat à la réputation irréprochable, est à l'honneur, habillé en Robespierre. Alors que les procès pour collaboration se multiplient, la bonne société qui l'entoure va se retourner contre Bitos, lors d'un jeu de massacre ayant pour cible l'affichage ostentatoire de son intégrité.

Selon Thierry Harcourt, à la mise en scène, *Pauvre Bitos* n'a pas été montée depuis 1967. Lors de sa création en 1956, la France est sortie du conflit en Indochine depuis deux ans et est en guerre en Algérie depuis deux autres, alors que la collaboration avec l'occupant allemand n'est pas encore digérée. C'est dans ce contexte morose que Jean Anouilh créé *Pauvre Bitos*, sur un ton inattendu de comédie. Scandale en son temps, la pièce divisa la critique et le public, tout en remportant le succès.

Père la vertu

En prenant de front le sujet collaborationniste, Anouilh montre combien il est encore chaud en 1956, tout en interrogeant ce qu'il révèle de la nature humaine. Les hôtes de Bitos vont le désigner, à l'image de Robespierre dont il porte la défroque, comme un humaniste autoproclamé, dont l'intégrité affichée lui permettrait d'agir en despote. Leur but ? L'enivrer pour lui faire avouer ce qu'il pense au fond de lui de l'institution qu'il sert, afin de lui faire perdre son poste.

Pas dupe, et non moins étonné de leur action, Bitos va développer un argumentaire qui va faire vaciller ses contradicteurs. D'abord antipathique, sous le jour d'un père la vertu, Bitos devient victime de ses entremetteurs et se voit attirer toutes les sympathies du public. C'est l'art de la pièce, entre comédie et étude de mœurs, de faire passer d'un sentiment à l'autre, et de dénoncer les simplifications manichéennes, tout en divertissant. La belle mise en scène de Thierry Harcourt sert huit comédiens et comédiennes aux magnifiques atours XVIIIe siècle, qui font revivre, dans une communauté de troupe, un texte oublié, perspicace et drôle, qui n'a rien perdu de son mordant.

Télérama Sortir

TT Avec force coupes, Thierry Harcourt s'attaque très efficacement à une pièce phare d'Anouilh (1910-1987), qui fit scandale à sa création, en 1956. On y assiste au *« dîner de têtes »* organisé par les notables d'une petite ville sur le thème de la Révolution française. L'aristocrate maître de maison souhaite y régler son compte à celui qui incarnera Robespierre, André Bitos, fils du peuple devenu incorruptible magistrat à la Libération… Mettant en miroir Révolution-terreur et Libération-épuration, Anouilh dénonce ici fanatismes et intégrismes de tout bord. Ni bons ni méchants dans cette farce féroce et cynique, dans ce petit monde d'insectes qui survit comme il peut. Maxime d'Aboville incarne Bitos avec une vertu rageuse et ricanante. Et nous fait redécouvrir avec curiosité et plaisir une œuvre au parfum nihiliste qui n'a rien perdu de sa caustique méchanceté. — ***F.P.***

l'Humanité

Cette pièce créée en 1956 puis reprise en 1967 n'avait jamais été présentée depuis. Dans la mise en scène de Thierry Harcourt, Maxime d'Aboville partage la scène avec six autres comédiens.

CULTURE ET SAVOIR 4min Mise à jour le 16.02.24 à 15:16

Gérald Rossi

Bitos à droite, avec une partie de ses anciens condisciples.
(c) Bernard Richebé

Perruqués et bien poudrés, ils se saluent, comme il se doit entre gens d'un même monde, d'une certaine coterie de province, enfermée dans son entre-soi de classe. En ce début des années 1950, ils sont réunis pour un « Dîner de têtes », ainsi que l'indique le sous-titre de « Pauvre Bitos », pièce écrite par Jean Anouilh, et jamais reprise depuis 1967. Michel Bouquet tenait alors le rôle-titre, comme il l'avait fait à la création en 1956, avec une belle affiche réunissant aussi Pierre Mondy, Bruno Cremer, etc.

Le principe de ce type de dîner consistait à se faire la tête d'un personnage historique pour s'amuser un peu, entre gens de bonne compagnie. Mais cette fois, le repas tient du complot. Est visé André Bitos, fils de prolétaires devenu à, la force de l'étude, très sérieux substitut du procureur de la République, ce que ses anciens condisciples de collège, qui l'appelaient jadis « Petit boursier cafard », n'ont toujours pas digéré.

Bitos a été invité à se déguiser en Robespierre, avec le projet de le ridiculiser et de dénoncer ses failles, alors qu'il se targue de demeurer en toutes circonstances aussi incorruptible que vertueux. Ignorant de certaines coutumes de ce monde, Bitos porte tout le costume de Robespierre, alors que ses « camarades », ne s'étaient que maquillés, portant en dessous leurs tenues de soirée habituelles. Ils se moquent, première humiliation…

Critiques sévères

Cette pièce, classée parmi les textes « grinçants » de l'auteur, connut un certain succès public (308 représentations) lors de sa création. Mais elle avait été étrillée par la majorité de la critique, sauf dans les feuilles d'extrême droite. Parmi les plus sévères, Guy Leclerc dans L'Humanité estimant par exemple qu'Anouilh « défend la mémoire de Pétain avec le langage de Poujade ». Il est vrai que l'on n'était pas très loin de la fin de la seconde guerre mondiale, de la traque des résistants de la 25e heure et des collabos promptement déguisés. Il est vrai aussi qu'Anouilh avait fait partie des signataires d'une pétition en faveur de Robert Brasillach, jeune écrivain qui épousa les thèses des nazis pendant l'occupation.

C'est, cette fois, Maxime d'Aboville (il a été élève de Michel Bouquet) qui endosse le costume de Bitos, et il est parfait dans le personnage, moteur de l'intrigue, qu'il interprète avec subtilité. Une jolie troupe l'accompagne, Adel Djemai, Francis Lombrail, Adrien Melin, Étienne Ménard, Sybille Montagne et Adina Cartianu en alternance avec Clara Huet. Les costumes de David Belugou sont à la mesure de l'enjeu, et la mise en scène de Thierry Harcourt (qui au passage a supprimé quelques personnages) fait que cette mécanique fonctionne sans accroc.

Théâtral magazine.com

PAUVRE BITOS - Devine qui vient dîner

Dans les années 50, une ville de province. Le pauvre Bitos (Maxime d'Aboville époustouflant de vérité) ignore ce qui l'attend en se rendant chez son ami Maxime (Adrien Melin très juste). Ce dernier a proposé à ses anciens camarades d'école un dîner de tête. Chacun endosse le postiche d'une personnalité de la Révolution. Maxime s'est lui-même fardé comme Saint-Just. Il y a également la reine Marie-Antoinette (Adina Cartianu convaincante), Mirabeau (Francis Lombrail, à sa place), Lucile Desmoulins (Sybille Montagne parfaite), Camille Desmoulins (Adel Djemai de plus en plus à l'aise) et Danton (convaincant Étienne Ménard). Pauvre Bitos est le seul qui arrive sous le costume de Robespierre. Fils d'une blanchisseuse, devenu un substitut du procureur qui prend très au sérieux son travail d'épuration, il est le centre d'attention de ce «dîner de cons». Il a l'impression de risquer sa vie. Il n'a pas tout à fait tort. Entre les petits fours et les plats de résistance, le champagne coule à flots, les langues se délient. L'atmosphère est à couper au couteau et le rapport de force s'inverse grâce à la mise en scène au cordeau de l'excellent Thierry Harcourt. Les comédiens semblent sortir d'un livre d'histoire dans le décor de Jean-Michel Adam. Cette pièce «grinçante» et effrayante sur la cruauté humaine de Jean Anouilh n'avait pas été montée depuis 1967. L'auteur l'avait écrite pour Michel Bouquet. Il ne manquerait pas de féliciter son disciple Maxime d'Aboville, anti-héros à la fois tête à claques et, par instant, touchant.

Nathalie Simon

Pauvre Bitos - Le dîner de têtes *de Jean Anouilh, mise en scène Thierry Harcourt, avec Maxime d'Aboville, Francis Lombrail, Adel Djemai, Adina Cartianu, Sybille Montagne, Étienne Ménard, Adrien Melin. Théâtre Hébertot, 78 bis bd des Batignolles, Paris, 75017, 01 43 87 23 23*

VALEURS ACTUELLES

CULTURE

Maxime d'Aboville (à gauche) et Adrien Melin (au centre) dans "Pauvre Bitos", mis en scène par Thierry Harcourt au Théâtre Hébertot. Un chef-d'œuvre où Anouilh dénonce la dictature de la vertu sans renoncer à la complexité humaine.

Anouilh, ou le réveil d'un géant

Il avait peu à peu, après sa mort en 1987, disparu des scènes françaises. Après *Eurydice* et *la Culotte*, *Pauvre Bitos* confirme le retour en grâce d'un auteur immense, dont le théâtre prend plus encore de force avec le temps.

Par Laurent Dandrieu

Il y a, au premier acte de *Cher Antoine ou l'Amour raté* (1969), l'un des chefs-d'œuvre méconnus de Jean Anouilh, une scène grinçante où, à l'annonce de la mort d'Antoine, dramaturge célèbre, tous ceux qui ont joué un rôle dans sa vie se retrouvent pour l'ouverture du testament. Assez vite, les langues se délient et chacun dit ce qu'il pensait vraiment de l'œuvre d'Antoine : un théâtre léger, trop léger, plein de trucs et de facilités, qui *« pue le sentiment »*, marqué par l'infantilisme et un *« irrésistible penchant à la gaudriole »*, et des idées politiques *« d'un autre âge »*. Anouilh s'était évidemment amusé, dans cette pièce truffée d'allusions à son œuvre, à imaginer le jugement que l'on porterait sur lui après sa mort, en exagérant à peine les reproches qu'une certaine critique progressiste n'avait cessé de faire, de son vivant, à un auteur qu'elle a continûment dénoncé, au mieux, comme réactionnaire — et qui n'avait cessé de la provoquer en piétinant sans relâche les idoles de la pensée de gauche, progressisme, idéalisme ou égalitarisme. Et sans doute n'était-il pas, dans *Cher Antoine*, si loin de la vérité puisque, dès les années 2000, Anouilh sembla tombé aux tréfonds du purgatoire ; et lui qui avait fait si longtemps la fortune des théâtres privés n'était plus guère joué que par des petites troupes d'amateurs, dans des salles paroissiales…

Depuis quelques mois, il semble pourtant qu'enfin le vent tourne. Signe avant-coureur : depuis le mois de mai dernier, *Eurydice* triomphe au Théâtre de Poche-Montparnasse, avec de jeunes comédiens mis en scène par Emmanuel Gaury — succès qui vaudra à la pièce d'être bientôt transférée au Lucernaire. Réalisation sobre et interprétation excellente *(*Valeurs actuelles *du 29 juin 2023)* pour cette revisitation du mythe d'Orphée et Eurydice, occasion pour Anouilh de confronter l'idéal amoureux à l'inéluctable usure du quotidien et aux faiblesses humaines, dans un univers qui semble prosaïque mais qui dégage pourtant un entêtant parfum de poésie douce-amère.

Impossible de diviser une humanité complexe en "bons" et en "méchants"

Plus spectaculaire fut la reprise de *la Culotte*, à l'automne dernier, à l'Athénée Louis-Jouvet *(*Valeurs actuelles *du 28 septembre 2023)*. Pièce visionnaire et jubilatoire où, dès 1978, Anouilh représentait une société où règne une dictature matriarcale où les femmes ont tous les droits et les hommes essentiellement celui de se taire, sauf pour confesser qu'ils sont des "porcs". Mise en scène avec une inventivité merveilleuse par Émeline Bayart, qui s'y donnait aussi le rôle d'une justicière à la fois monstrueuse et touchante, la pièce dénonce un féminisme devenu fou qui ne conçoit plus les rapports entre les sexes que sous la forme de la guerre, la victimisation qui permet en toute bonne conscience de se transformer en bourreau pour se venger de dominations réelles ou supposées, la diabolisation d'une virilité devenue bouc émissaire universel, la lâcheté généralisée propre aux époques dictatoriales, chacun ne pensant plus qu'à

SP/BERNARD RICHEBÉ

sauver sa tête — ou ses parties intimes… Pièce admirable d'audace satirique où Anouilh, pourtant, comme à son habitude, sait nous rendre pitoyables les personnages les plus atroces, en nous montrant que la méchanceté ou l'injustice sont toujours le fruit d'inguérissables blessures secrètes.

Cette complexité humaine qui rend impossible de diviser le monde en "bons" et en "méchants", elle est au cœur de *Pauvre Bitos ou le Dîner de têtes*, la pièce que donne aujourd'hui le Théâtre Hébertot dans une belle mise en scène de Thierry Harcourt, où Maxime d'Aboville reprend le rôle-titre créé en 1956 par son maître Michel Bouquet — c'est ce dernier qui, évoquant la pièce avec Francis Lombrail, directeur d'Hébertot et qui joue aussi le rôle de Vulturne, lui a donné l'envie de la remonter. Ici, servi par une troupe d'une homogénéité remarquable, chacun a ses raisons et ses ignominies. Dans une ville de province, des notables ont invité un intraitable magistrat, Bitos, à un "dîner de têtes" où chacun doit se faire le visage et incarner la personnalité d'une grande figure de la Révolution : outre Marie-Antoinette, il y a là Danton, Saint-Just, Lucile et Camille Desmoulins, Mirabeau… et Robespierre, rôle échu au "pauvre Bitos", qui est le seul à ne pas savoir que cette invitation recouvre une sinistre farce aboutissant à sa mort symbolique, après l'avoir mis en face de son inhumanité, en mettant en accusation son acharnement à obtenir la tête d'un ancien camarade qui avait eu le tort de basculer dans la collaboration…

LE TEMPS SOULIGNE CHAQUE JOUR DAVANTAGE L'INTEMPORALITÉ DU THÉÂTRE D'ANOUILH, QUI FAIT ŒUVRE DE MORALISTE.

« Ceux qui parlent trop souvent de l'humanité ont une curieuse tendance à décimer les hommes », dit Vulturne/Mirabeau : ce dispositif prodigieux, où chacun des protagonistes endosse la personnalité du personnage historique qu'il incarne tout en la mêlant à la sienne propre, est évidemment l'occasion pour Anouilh de dénoncer *« la dictature de la vertu au nom des idées généreuses »*, comme nous le dit Maxime d'Aboville ; la raideur et l'inhumanité des idéologues qui entendent, à intervalles réguliers, bâtir un monde nouveau sans se soucier de la nature humaine et en imaginant pouvoir éradiquer ses fai- →

JEAN PIERRE LOTH/INA/INA VIA AFP

Jean Anouilh aux Théâtre des Mathurins, en 1973, lors de la reprise du "Voyageur sans bagage".

blesses immémoriales ; la haine de tout ce qui dépasse et la médiocrité qui se cache souvent derrière l'obsession de la pureté. (*« Je crois que Dieu pardonnera à tout le monde, sauf aux médiocres »*, dit encore Mirabeau.)

Mais si les organisateurs de cette mascarade ont raison de dénoncer l'intransigeance inhumaine de leur victime d'un soir, ils sont aussi ignobles dans leur cruauté envers Bitos et font preuve d'une morgue sociale qui ne vaut guère mieux. Car si Bitos, obsédé de propreté physique et morale, partage avec Robespierre cette absence monstrueuse de tendresse pour la pâte humaine et cet odieux fanatisme de la vertu, il porte en lui la douleur d'innombrables humiliations sociales, le souvenir cuisant de cette pauvreté qui avilit et qui abaisse, contre laquelle il n'a eu d'autre choix que de se raidir dans la dureté et le sérieux : la légèreté, ce luxe de riches…

Un univers sombre servi par "un art lumineux"

Pièce grinçante, très sombre, mais *« servie par un art lumineux du théâtre »*, écrivait Bertrand Poirot-Delpech dans *le Monde* lors de la reprise de la pièce, en 1967, où il notait aussi que l'éloignement du contexte historique de l'épuration, loin de dater l'œuvre, renforçait son caractère universel. Ce qui est plus vrai encore aujourd'hui, où l'on voit bien que le totalitarisme de la vertu, la tentation démoniaque de prétendre éradiquer le mal une fois pour toutes ne sont d'aucune époque — ou plutôt de toutes. Comme le note Maxime d'Aboville, si l'on devait trouver une morale à *Pauvre Bitos*, on s'apercevrait qu'elle a été écrite avec trois siècles d'avance par Pascal : *« Qui veut faire l'ange fait la bête. »*

Reste que le retour d'Anouilh, en cette saison 2023-2024, est paradoxalement symbolisé par deux de ses pièces les plus politiques, à une époque où l'intolérance sans frontière envers toute parole qui détonne s'affiche sans vergogne… Maxime d'Aboville nous explique que, depuis vingt-cinq ans, des projets de remonter *Pauvre Bitos* échouaient, à cause de la *« frilosité »* des acteurs ou des directeurs de théâtre. Pour Émeline Bayart, depuis quelques années, *« des metteurs en scène étaient attirés par* la Culotte, *mais avaient peur de la monter. Le fait que ce soit une femme qui l'ait mise en scène a sans doute permis de tempérer les choses »*…

DERRIÈRE LES ATTAQUES D'ANOUILH CONTRE LES TOTEMS PROGRESSISTES SE CACHE UNE PROFONDE TENDRESSE POUR LES HOMMES.

Alors, comment interpréter ce retour ? Maxime d'Aboville esquisse une explication circonstancielle, qui a sans doute son importance : longtemps, la famille d'Anouilh a refusé que l'on taille dans ses pièces, avant de se raviser ces dernières années. Or, explique le comédien, *« les pièces d'Anouilh sont très longues, avec beaucoup de personnages : c'est très difficile à monter et les gens n'ont plus la même capacité d'écoute qu'autrefois »* : les pièces que l'on monte aujourd'hui sont donc des adaptations. On peut le regretter, penser que cette incapacité du public à rester assis trois heures durant n'est peut-être qu'une idée reçue — toujours est-il que cela permet aux directeurs d'avoir moins peur du théâtre d'Anouilh.

Le meilleur antidote à la lourdeur et à l'esprit de système de notre époque

Plus fondamentalement, sans doute y a-t-il aujourd'hui une prise de conscience que le dramaturge, parce qu'il prend l'époque à rebrousse-poil, est précisément le meilleur antidote à sa lourdeur, à son esprit de système : *« C'est le bon moment*, nous dit Maxime d'Aboville, *parce que ça permet de dynamiter cette pesanteur dont Anouilh s'amuse*. La Culotte, *Émeline Bayart l'a montée d'une façon géniale, dans l'esprit dans lequel Anouilh l'a écrite, en nous disant : "Un peu d'humour, s'il vous plaît !" Puisqu'on n'arrête pas de nous dire qu'on peut rire de tout, faisons-le ! Anouilh a un côté fou du roi, qui ne pouvait pas s'empêcher de cogner sur le confort intellectuel et tous les conformismes. »*

Et notamment sur le manichéisme, cette tentation de voir tout en noir ou en blanc qui n'a jamais été aussi forte qu'aujourd'hui. Anouilh, on le voit superbement avec *Pauvre Bitos*, c'est au contraire le royaume de la zone grise, où nul ne peut se targuer d'une pureté impossible, parce que l'existence est par essence le grand cimetière des idéaux, qui viennent se naufrager sur les mille et une compromissions que suppose la vie en société. *« Dans* Pauvre Bitos, sou-

"La Culotte", mise en scène par Émeline Bayart (à droite), au Théâtre de l'Athénée, en 2023. Une pièce visionnaire.

SP/CAROLINE MOREAU

ligne Maxime d'Aboville, *il s'attaque à travers Bitos et Robespierre à la dictature de la vertu au nom d'idées généreuses, mais, en même temps, Bitos est aussi la victime; il nous contraint à nous attendrir sur ce personnage, à le comprendre.* » Et Émeline Bayart de renchérir: « *Chez Anouilh, tout le monde est pitoyable. Et puis tout le monde est sauvé ou personne n'est sauvé. Il fait une peinture de l'humain qui n'est ni pessimiste ni optimiste, mais qui est une sorte d'état de fait, qu'il va creuser dans une forme qui n'a pas peur de l'outrance.* »

Anouilh emprunte la forme de la farce pour dire la vérité de la condition humaine

Car, s'il n'hésite pas à déboulonner les idoles de l'époque, le théâtre d'Anouilh est tout sauf un théâtre à thèse. D'abord parce que le dramaturge est aussi un formidable créateur de formes: souvent très audacieux, multipliant les ruptures de ton, mélangeant les époques, le rêve et la réalité, le réalisme et la farce, son théâtre est très loin d'être académique; il réussit à dire la vérité de la condition humaine en observant des personnages absurdes qui ont tout de marionnettes s'agitant dans des situations de fantaisie, qui nous rappellent que « *la vie, même quand ça a l'air d'être sérieux, ce n'est tout de même que du guignol* » (*l'Hurluberlu ou le Réactionnaire amoureux*).

Ensuite parce que sa langue, tout en restant souvent dans un registre naturel et quotidien, est d'une beauté surprenante qui atteint souvent à une forme de réalisme poétique.

Enfin parce que les saillies d'Anouilh contre les totems et tabous progressistes sont plus d'un moraliste que d'un politique et ne sont que le revers de ce qui fait sans doute le cœur de son œuvre: une profonde tendresse pour la pauvre bête humaine, cet animal « *inconsolable et gai* », souvent grotesque et odieux mais profondément pitoyable, car il se débat comme il peut au milieu de cette inextricable toile d'araignée qu'est l'existence, pour survivre aux vérités irrespirables auxquelles se réduit trop souvent la vie, tout en continuant de rêver, tant bien que mal, à une impossible renaissance. Plutôt que de réformer l'homme, le théâtre d'Anouilh plaide pour qu'on lui fiche la paix et surtout qu'on le prenne en compassion: « *Est-ce qu'on ne peut pas laisser les hommes être maladroits et malheureux, tranquilles comme ils l'ont toujours été, depuis toujours?* s'indigne le héros des *Poissons rouges*... *Et tâtonner, comme ils l'ont toujours fait, avec plus ou moins de bonheur, pour gagner leur vie, leur liberté et leur amour, à leur façon? Est-ce qu'on ne peut pas lui foutre un peu la paix, à l'homme, et le laisser se débrouiller tout seul?* » Pitié pour les hommes: tel est, en définitive, le seul message d'Anouilh, et il est indémodable. ●

Pauvre Bitos, *Théâtre Hébertot, Paris XVIIe, du mercredi au samedi à 19 heures et le dimanche à 17h30.*
Eurydice, *Théâtre de Poche-Montparnasse, Paris VIe, les 26 février et 4 mars à 21 heures, puis au Lucernaire, Paris VIe, à partir du 13 mars.*

Coup de projecteur

DU LUNDI AU VENDREDI À 13H30

EQUIPE TSFJAZZ

Les coups de projecteur de notre équipe !

Films, expos, pièces de théâtre, sorties DVD... Nos coups de coeur ne sont pas seulement d'ordre jazzistique, la note bleue se cache dans toutes les formes d'art !

Pauvre Bitos

MERCREDI 14 FÉVRIER 2024

L'un des grands succès de Jean Anouilh, aujourd'hui mis en scène par l'acteur et metteur en scène Thierry Harcourt : *Pauvre Bitos*, se joue en ce moment et jusqu'au mois de mai au théâtre Hébertot, à Paris.

L'odysée d'un fils du peuple devenu magistrat incorruptible, invité par une noblesse jalouse à un "dîner de têtes" dans lequel il incarnera Robespierre. Une sombre machination qui vise à le détruire, et qui fait réfléchir sur les mécanismes de la haine de l'autre, en jouant avec les frontières du temps, de l'identité, et de la bienséance. Ce qui se joue, c'est la lutte des classes, enrobée d'un humour grinçant et d'une profonde théâtralité. La pièce a fait scandale en son temps, mais cela n'empêchera pas Anouilh d'avouer que c'est avec Pauvre Bitos qu'il s'est le plus amusé. Un plaisir partagé par l'actuel metteur en scène.

Rencontre avec Thierry Harcourt.

LE FIGARO magazine

THÉÂTRE

"PAUVRE BITOS" OU LA VERTU EXTERMINATRICE

Un intérieur bourgeois. Marie-Antoinette, Camille et Lucile Desmoulins, Mirabeau, Danton, Saint-Just s'apprêtent à passer à table. On n'attend plus que Robespierre. C'est pour lui qu'a été organisée cette farce : étrange spectacle que celui de ces notables des années 1950, perruqués et coiffés à la mode de l'Ancien Régime, réunis pour un « dîner de têtes ». Dans la vraie vie, Robespierre s'appelle André Bitos, un fils du peuple parvenu au rang de magistrat, qui exerce dans l'après-guerre une justice implacable, revendique l'épuration comme vertu cardinale et broie les hommes au nom de l'humanité. Le piège dans lequel tombe le « pauvre Bitos » se referme tout autant sur ceux qui l'ont imaginé. Dans cette pièce grinçante et jubilatoire *, Anouilh se livre à un jeu de massacre dont personne ne sort indemne. Sa langue fine et élégante, son regard incroyablement lucide sur les hommes sont merveilleusement servis par la mise en scène de Thierry Harcourt. La distribution d'acteurs est d'une rare justesse, autour de Maxime d'Aboville prodigieux en Bitos, aussi terrifiant d'idéologie purificatrice qu'émouvant en mal-aimé chronique, victime de la cruauté sociale. En 1956, la pièce fit scandale. Aujourd'hui le manichéisme a changé de visage, pas de nature : promettons à la pièce un tollé à la mesure du talent d'Anouilh, et de ses splendides interprètes.

Isabelle Schmitz

*** Théâtre Hébertot (Paris 17e), jusqu'au 5 mai.**

famille chrétienne

À **ÉCOUTER** OU À **VOIR** PAR OLIVIA DE FOURNAS

Théâtre

L'homme à abattre

Une fois de plus, le théâtre Hébertot, à Paris, propose une pièce classique impeccable, qui fait salle comble. Le texte d'Anouilh, la présence de Maximilien d'Aboville, magistral en Robespierre, ainsi qu'une mise en scène à la fois sobre et esthétique, expliquent sans doute cette affluence. Pourtant, le propos est grinçant. Ce *« dîner de têtes »* ressemble à un *« dîner de cons »*, si l'on peut se permettre l'expression dans cet honorable journal. L'homme à abattre est André Bitos, médiocre et incorruptible, fils de blanchisseuse devenu substitut du procureur de la République. Six grands bourgeois et aristocrates lui tendent un piège en le conviant à dîner pour l'humilier. La pièce se déroule en 1955. Chaque invité doit se grimer en personnage de la Révolution française. Il est demandé à Bitos d'incarner Robespierre. La soirée va se passer à rejouer certains épisodes de la Terreur pour établir un parallèle entre ces deux « incorruptibles » épurateurs. On connaît la fin de Robespierre. Quelqu'un sauvera-t-il Bitos ? Autour de la table, deux mondes s'affrontent, et ce qu'en montre Anouilh n'est pas reluisant. Décadents désabusés contre totalitaire excité, entre ces cruels les reparties fusent. L'espérance est la grande absente. Heureusement, la troupe et la mise en scène, lumineuses, compensent le propos sombre d'un texte subtil qui réjouit les spectateurs. ■

Pauvre Bitos.

BERNARD RICHEBÉ

Pauvre Bitos. Le dîner de têtes, théâtre Hébertot, Paris 17e. Durée : 1 heure 20.

FRANC TIREUR
FRANC-TIREUR

Ture
nos choix de la semaine

THÉÂTRE

Pauvre Bitos – Le Dîner de têtes

De Jean Anouilh

● En 1950, un groupe d'amis de la bonne société organise un dîner-farce dans l'intention de se moquer d'André Bitos, un enfant du peuple devenu magistrat. Les convives se présentent sous les traits de personnages historiques de la Révolution. Bitos, habillé en Robespierre, est la victime de ce jeu de massacre. La fabuleuse pièce de Jean Anouilh, créée le 11 octobre 1956 au théâtre Montparnasse, avec Michel Bouquet dans le rôle principal, est de retour dans une mise en scène de Thierry Harcourt. Au-delà de la langue impeccable, l'auteur y dénonce la tyrannie de la vertu, l'orgueil des puissants, le désir d'épuration, la contamination de l'*hubris*, les folies de la Terreur et la tentation totalitaire : *« Ceux qui parlent trop souvent de l'humanité ont une curieuse tendance à décimer l'homme. »* La réplique est à l'image du texte. Un ravissement, chef-d'œuvre au thème intemporel – et terriblement actuel – qu'il faut voir… ou revoir. ■ **Y.J.**

Au théâtre Hébertot, Paris 17e, jusqu'au 5 mai inclus.

LA TRIBUNE DIMANCHE
Dimanche 10 mars 2024
Numéro 23 - 2,40 €

Anouilh ne meurt jamais

À Hébertot, « Pauvre Bitos » triomphe, avec Maxime d'Aboville, et au Lucernaire une jeune troupe reprend « Eurydice ».

Maxime d'Aboville (au centre) incarne un Bitos aussi déchirant qu'odieux.

ARMELLE HÉLIOT ★★★☆

Après la délirante *Culotte* mise en scène et interprétée par la grandiose Émeline Bayart, sur des arrangements musicaux de Manuel Peskine, à la rentrée à l'Athénée, on fut amené à se dire que Jean Anouilh, par l'étendue du spectre de ses talents, ne disparaîtrait jamais. *Eurydice* était déjà présente au Poche Montparnasse et l'on attendait comme l'un des événements de cette saison 2023-2024 la nouvelle mise en scène de *Pauvre Bitos ou le Dîner de têtes*.

Jean Anouilh, c'est comme Alfred de Musset, on le lit à l'adolescence. On est ému, on tremble, on se reconnaît. C'est plein d'espérances et de blessures. C'est plein de cœur et de cruautés. Anouilh avait classé ses pièces : Les roses, les noires, plus tard les costumées, les brillantes. Comme Musset cent ans exactement avant lui (l'un était né en 1810, l'autre en 1910), Anouilh écrivait sans se soucier immédiatement de la durée des spectacles, et cela peut sembler long aujourd'hui. Le public est sans patience et les productions seraient trop chères sans coupes.

Les metteurs en scène ont pris l'habitude de tailler dans les œuvres. Ce n'est pas nouveau. On se souvient par exemple de *Colombe*, il y a plusieurs saisons. C'est la même chose avec *Pauvre Bitos*, pièce copieuse dont l'auteur déclara, dans un entretien de 1973, que s'il s'agit d'une pièce « *qui a fait scandale à l'époque* », c'est la seule où il se soit « *vraiment amusé* ». Et d'ajouter : « *Là, j'étais très content !* »

Content, on l'est au sortir de la représentation à Hébertot de *Pauvre Bitos*. On est dans un drôle d'état. On a ri. Mais on est dans un malaise certain, car on s'est retrouvé à l'unisson des méchants qui humilient de toute leur morgue André Bitos, enfant du peuple devenu magistrat incorruptible, dans un monde où ceux qui l'ont invité savent que l'on peut tout acheter. C'est sur le thème de la Révolution qu'est organisé le dîner. Bitos est Robespierre. Mise en scène par un esthète, Thierry Harcourt, la féroce comédie s'inscrit dans un décor très séduisant imaginé par Jean-Michel Adam et rehaussé des lumières de Laurent Béal. Les costumes sont harmonieux, la distribution d'excellence. Avec dans le rôle-titre un Maxime d'Aboville survolté, aussi déchirant qu'odieux. Il est hallucinant. Du temps de la création avec Michel Bouquet, son maître, le spectacle avait fait scandale. On est loin de ces tempêtes, mais les coupes mettent en valeur la dureté, la férocité de l'ensemble. Adrien Melin se régale, comme ses camarades, Francis Lombrail notamment.

Au Lucernaire, avec *Eurydice*, la vedette, c'est la pièce. La vedette, c'est la troupe. On est heureux de saluer le travail d'Emmanuel Gaury et ses amis, dont la magnifique Bérénice Boccara et Gaspard Cuillé. Le metteur en scène lui-même joue, d'ailleurs, et très bien. La fable est touchante. Cocteau créa son *Orphée* au théâtre en 1926. Plus tard vinrent les films. Anouilh s'inscrit dans ces humeurs. Les humeurs désenchantées des après-guerres. Eurydice est comédienne ; Orphée, musicien. Suivez-les. Ne craignez ni la mort ni les Enfers. Le théâtre, c'est d'abord du bonheur. Et ici, le talent de chacun nous réchauffe. ■

Pauvre Bitos ou le Dîner de têtes, au Théâtre Hébertot jusqu'au 5 mai, du mercredi au samedi à 19 heures, dimanche à 17 h 30. Durée : 1 h 20. Tél. : 01 43 87 23 23.
Eurydice, au Lucernaire, théâtre Noir, du mardi au samedi à 18 h 30 et le dimanche à 15 heures. Du 13 mars au 5 mai. Durée : 1 h 15. Tél. : 01 45 44 57 34.

Challenges

Le goût de la révolte

Par Rodolphe Fouano

Une satire anouilhesque mêlant philosophie politique et bassesse psychologique. Un texte fort.

Bernard Richebé/SP

Adrien Melin, Sybille Montagne, Adel Djemal et Etienne Ménard. Les invités du dîner doivent apparaître grimés pour *«convoquer les figures de la Révolution»*.

Noires, comme son *Antigone* d'après Sophocle (1944), ou roses, les pièces d'Anouilh (1910-1987) gardent un côté grinçant. Même si son triomphe des années 1940-1950 est loin, l'auteur n'a pas disparu des scènes. *La Culotte* était ainsi à l'affiche de l'Athénée Louis-Jouvet en début de saison (mise en scène d'Emeline Bayart), puis au Théâtre Clavel (mise en scène Arnaud Allain) récemment encore. Et *Eurydice* – créé par André Barsacq en 1941 – se donne au Poche jusqu'au 4 mars.

Dans cet élan, il faut voir *Pauvre Bitos*, qu'exhume Thierry Harcourt. La pièce, de 1956, fut écrite pour Michel Bouquet. L'action se déroule en province. Le cruel Maxime (Adrien Melin/Saint-Just) organise un *« dîner de têtes »* : les invités doivent apparaître grimés pour *« convoquer les figures de la Révolution »*. Il s'agit en fait d'un règlement de comptes contre André Bitos, ex-condisciple fils d'une blanchisseuse, devenu substitut de la République. Maxime lui impose par dérision de *« se faire la tête »* de Robespierre. La satire anouilhesque fit scandale par son parallèle entre la Terreur et l'épuration de 1945. Un texte fort, qui combine philosophie politique et bassesse psychologique, servi par Maxime d'Aboville dans le rôle-titre, Etienne Ménard (Danton), Francis Lombrail (Mirabeau), Adel Djemai (Desmoulins), Clara Huet ou Adina Cartianu (Marie-Antoinette) et Sybille Montagne. Tambour battant. ■

Pièce de Jean Anouilh. Mise en scène de Thierry Harcourt. Décors de Jean-Michel Adam. Lumières de Laurent Béal. Costumes de David Belugou. Musique de Tazio Caputo. Durée : 1 h 20. Tarifs : de 10 (-26 ans) à 45 euros. Du mercredi au samedi à 19 heures, matinée le dimanche à 17 h 30. Représentation exceptionnelle le 5 mars. Relâche le 7. Jusqu'au 5 mai. Théâtre Hébertot (Paris XVIIe). Tél. : 01-43-87-23-23. theatrehebertot.com

l'officiel des spectacles

Zoom Théâtre

Du mercredi 20 mars 2024 N° 3959

Pauvre Bitos, le dîner de têtes : iconoclaste chamboule-tout

© Bernard Richebé

Au Théâtre Hébertot, Thierry Harcourt met en scène la pièce de Jean Anouilh, qui fit scandale à sa création. Brillante interprétation pour un jeu de massacre cruel, dont le contexte politique actuel aiguise les enjeux.

En 1956, Bitos fit grincer des dents ! Les engraissés du marché noir et les fonctionnaires de Vichy avaient été recyclés en conquérants prospères des Trente Glorieuses ; les patriotes de la dernière heure avaient tondu pour éviter de l'être : tout le monde préférait croire à l'héroïsme officiel d'une France résistante. La pièce d'Anouilh est un pavé dans la mare : au lendemain de la Libération, des bourgeois odieux se réunissent pour se payer la tête de l'épurateur Bitos, avant qu'il ne leur fasse la peau. Ce dîner de cons est une véritable curée.

Pied de nez ou coup de tête ?

Maxime convie les meilleurs ennemis de Bitos à un dîner, où chacun se voit confier le rôle d'un révolutionnaire célèbre. En rejouant la Terreur, tous règlent leurs comptes et révèlent leur nature. **Maxime d'Aboville et Adrien Melin ont adroitement raccourci le texte et allégé la distribution, sans en altérer les enjeux, ni en relâcher les tensions.** On retrouve Danton, le porc lubrique, le naïf Desmoulins et sa tendre Lucile, Mirabeau, maître ès revirements, Marie-Antoinette, Saint-Just, le Lucifer halluciné. Au centre de l'arène se tient Robespierre, dont le chef est confié à Bitos, humilié dans son rôle comme dans sa personne par cette clique de salonards impudents.

Tous pourris ou tous humains ?

Le décor de Jean-Michel Adam, les lumières de Laurent Béal et les costumes de David Belugou offrent un magnifique écrin aux comédiens, tous remarquablement justes. Maxime d'Aboville, Adel Djemai, Francis Lombrail, Adrien Melin, Étienne Ménard, Adina Cartianu (en alternance avec Clara Huet) et Sybille Montagne composent une troupe harmonieuse, magistralement dirigée par Thierry Harcourt. Du grand théâtre ! **À notre époque, où les ligues de vertu côtoient les calculateurs cyniques, où les profiteurs des guerres nouvelles rivalisent d'indécence avec les tribuns populistes, la terrible question est de savoir qui est qui…** Au public de trancher, en veillant à ne pas confondre élections et chamboule-tout !

Catherine Robert

LA CROIX

« Pauvre Bitos, le dîner de têtes », règlements de compte avec l'histoire

Critique

La comédie historique grinçante de Jean Anouilh revient sur scène, cinquante-sept ans après sa dernière représentation. À voir jusqu'au 5 mai au Théâtre Hébertot de Paris.

-

L'intrigue prend place dans les années 1950, après la Libération, au beau milieu de la haute société en smoking et robes de soirée. Les notables et ces dames s'apprêtent à dîner ensemble, tout en jouant un jeu de rôle pour le moins particulier : chacun doit rentrer dans la peau d'un personnage de la Révolution française. Mais pour l'invité d'honneur, André Bitos, fils du peuple devenu magistrat incorruptible qui joue Robespierre, la soirée tourne au cauchemar. Et c'est précisément l'objectif de l'hôte de ce dîner, dont tous les invités sont complices.

Brillant dans la peau d'un Bitos consternant et capricieux, Maxime d'Aboville réussit à attirer notre pitié à l'égard de son personnage, qui flirte à de multiples reprises avec la folie. Il faut dire que le grand salon poussiéreux du maître de maison, unité de lieu, ne pousse pas à la raison.

Guet-apens

On étouffe, dans ce règlement de compte vicieux, qui mène tour à tour chacun des invités à de flamboyantes tirades accusatrices, toujours sous couvert de leurs rôles de révolutionnaires (Danton, Mirabeau, Saint-Just…). Seul Deschamps (interprété par Adel Djemai, juste et touchant) brisera l'hypocrisie ambiante pour parler en son nom, et s'indigner de l'épuration à laquelle participe ce magistrat implacable. Et pour cause, il a de tristes raisons de lui en vouloir.

La seule à laquelle on s'identifie sans peine est sans aucun doute la douce Victoire que joue Sybille Montagne, drapée dans sa vertu. Entraînée dans ce guet-apens, elle est une complice par omission, trop vite pardonnée par un spectateur fasciné.

La mise en scène de Thierry Harcourt, simple et intelligible, sert parfaitement la complexité d'un scénario qui use et abuse de mises en abyme. Les dialogues efficaces et énergiques du grand dramaturge français Jean Anouilh (*Antigone*, *L'Alouette*) n'ont pas pris une ride : ils surprennent, émeuvent et amusent, tandis que les silences dérangent. On sort de la salle étourdis de rebondissements, et encore étonnés d'avoir ri au nez de l'histoire.

Camille Ruiz,

CAUSEUR
Surtout si vous n'êtes pas d'accord

Pauvre Bitos, pauvre Anouilh, sa pièce raccourcie car trop contre révolutionnaire?

Blanche De Mérimée - 23 avril 2024

Le jeu de massacre grinçant de Jean Anouilh, *« Pauvre Bitos – le Dîner de têtes »*, est de retour au théâtre Hébertot.

On connait bien sûr le sens d'un dîner de famille, ou d'un dîner de cons. Dans certains cas, ces deux-là forment un pléonasme ! Celui d'un dîner de têtes est nettement moins connu. Passée de mode, l'expression a été remplacée par la formule plus festive de la « soirée à thème » ou de la « soirée déguisée », ce qui signifie la même chose sauf que concernant le dîner de têtes, seule la tête est grimée. Thierry Harcout la remet au goût du jour en mettant en scène *Pauvre Bitos* au Théâtre Hébertot, une des pièces les plus grinçantes de Jean Anouilh, où le rire n'est jamais léger et insouciant mais grave et plombant.

Qu'on lui coupe la tête !

Le récit se déroule après la Deuxième Guerre mondiale, au moment où la Libération du pays fait place à l'épuration des traitres. Un groupe d'amis, appartenant tous à la bonne société d'une petite ville de province, convie André Bitos, un ancien camarade de classe devenu un magistrat un peu raide suscitant exaspération et jalousie. Quoi de plus propice pour régler ses comptes avec l'intéressé, que de jouer un des acteurs de la Terreur révolutionnaire ? Derrière leurs masques de Saint-Just, Danton, Desmoulins, Mirabeau ou Tallien, les convives ravivent quelques rancœurs passées et s'adonnent à leurs envies pressantes de vengeance contre celui qui est la tête de Turc du diner : Bitos. Mais ce dernier n'a malheureusement pas pris comme tête d'époque celle de la victime expiatoire, Louis XVI, mais celle de Maximilien de Robespierre dit l'Incorruptible. Dire que des députés Insoumis comme Antoine Lémaument revendiquent sans vergogne l'héritage de ce dernier qu'ils considèrent républicain, alors qu'il n'est qu'un meurtrier !

Le spectateur est donc transporté à une époque où garder sa tête pouvait relever de l'exception au regard de la cadence infernale avec laquelle le rasoir national fonctionnait. Les répliques fusent, les formules respirent un cynisme jubilatoire, on rit – mais on rit jaune – devant le télescopage de ces deux époques sombres de notre histoire où la dénonciation de son voisin devient un sport national.

L'Incorruptible voulait une République vertueuse, il a instauré une République tueuse

Pour mieux souligner le rapprochement entre l'épuration et la Terreur – ce qui fit tant scandale à l'époque – Anouilh joue sur le mélange entre fiction et réalité. Au fil de sa pièce, les masques deviennent les têtes et le magistrat Bitos se transforme en l'avocat d'Arras. L'auteur insiste sur leur similitude qui dépasse leur fonction sociale pour embrasser celle de leur caractère. Bitos comme Robespierre est aussi raide qu'une pique, aussi tranchant qu'une lame. Mais surtout, il partage avec l'Incorruptible le fantasme d'une vertu virginale et un dégoût immodéré pour le peuple qu'il se targue de défendre alors qu'il ne fait que le mépriser. « *Je n'aime personne, même pas le peuple, il pue…* » assène-t-il. Autre sortie haineuse : *« Je vous ferai passer le goût de vivre et d'être des hommes, je vous ferai propre, moi !* ». Anouilh rend cette évocation de la propreté récurrente dans la bouche de Bitos, alias Robespierre. Et ce n'est pas anodin. Il faut très certainement y voir la référence à la guillotine qui fut jugée à l'époque comme une invention humaniste. C'est que la grande Veuve tuait mécaniquement, anonymement, rapidement – en « un clin d'œil » comme on disait à l'époque – et surtout, proprement. Le bourreau n'avait plus qu'à actionner le couperet. Exit la hache, l'épuisement physique d'un homme, sa souffrance morale. Plus de marre de sang, place nette. *« Je vous ferai propre moi !* », dans ce cri fiévreux, résonne tout le projet révolutionnaire de créer un homme nouveau qui jaillirait de la cuisse de la Terreur révolutionnaire. Pour les agités du hachoir, c'est par et grâce à la guillotine que le peuple peut et doit se régénérer pour former une république vertueuse. Dans son *Rapport sur les principes de morale politique*, Robespierre légitimait la Terreur comme n'étant pas « *autre chose que la justice prompte, sévère, inflexible (…) une émanation de la vertu* ».

Dès la publication de la pièce en 1956, Anouilh rouvre donc, avec un temps d'avance, le livre noir de la Révolution française, dévoilant l'idéologie meurtrière de la Terreur et le fanatisme de ses acteurs, comme le feront, quelques années plus tard, François Furet, Mona Ozouf, Stéphane Courtois ou encore Patrice Gueniffey.

Un spectacle ramené à 1h20

Si on ne peut que saluer la mise en scène enlevée et le jeu des acteurs qui font résonner toute l'actualité de la pièce d'Anouilh, il est difficile de ne pas regretter les coupures du metteur en scène. Certaines scènes manquent cruellement. Notamment celle où Robespierre et Saint-Just, rédigent la loi du 22 Prairial (10 juin 1794). Avec cette loi, les « suspects » à interroger deviennent des « ennemis du peuple » à exterminer et l'arbitraire est poussé jusqu'à son paroxysme – puisqu'elle supprime l'audition des témoins, abrège les plaidoiries et réduit les procès à des comparutions devant les juges du tribunal révolutionnaire où la seule alternative est la vie ou la guillotine.

Cette loi inaugure la Grande Terreur robespierriste pendant laquelle les « *guillotinades* » fonctionnent à plein régime à tel point qu'on pouvait entendre dire « *Y a-t-il guillotine aujourd'hui ? – Oui, lui répliqua un franc patriote, car il y a toujours trahison.* »[1] Est-ce par crainte de faire trop long, ou par peur de trop appuyer la critique contre-révolutionnaire de Jean Anouilh que Thierry Harcourt a fait tomber le couperet sur ces scènes ? Quoi qu'il en soit, le spectateur repart de la salle plus en frissonnant qu'en riant.

Avec Maxime d'Aboville, Adel Djemai, Francis Lombrail, Adrien Melin, Etienne Ménard, Adina Cartianu, Clara Huet et Sybille Montagne. Mise en scène Thierry Harcourt. 78 bis boulevard des Batignolles 75017 Paris.

---

[1] *Dictionnaire critique de la Révolution française* (1992), François Furet, Mona Ozouf.

0
PARTAGES

Blanche De Mérimée

LA REVUE DU SPECTACLE .FR

THÉÂTRE

"Pauvre Bitos - Le dîner de têtes" Une pièce grinçante entre règlement de comptes et sentiment de vengeance

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, une vague d'épuration des collaborateurs s'abattait sur l'Hexagone. En écho à cette période, Anouilh a écrit un drame d'un comique et d'une truculence dont, en 1973, il disait : *"Dans mon théâtre, il n'y a qu'une pièce où je me suis vraiment amusé, c'est une pièce qui a fait scandale à l'époque, c'est Pauvre Bitos. Là, j'étais très content !"*. Le metteur en scène Thierry Harcourt en fait une proposition des plus talentueuses, portée, entre autres, par une scénographie et le jeu de Maxime d'Aboville remarquables.

© Bernard Richebé.

Le rideau s'ouvre sur une belle scénographie de Jean-Michel Adam laissant voir une grande salle de réception, aux tentures baignées de couleurs sombres qui donne une atmosphère de château hanté. La mort et les fantômes du passé de la Révolution française sont joués par chaque convive, thème du dîner. L'organisateur est Maxime (Adrien Melin) incarnant Saint-Just. Sont conviés Deschamp (Adel Djemai) dans le rôle de Camille Desmoulins, Vulturne (Francis Lombrail) dans celui de Mirabeau, Julien (Étienne Ménard) est Danton quand Lila (Adina Cartianu) ou Clara Huet en alternance, sont Marie-Antoinette. Victoire (Sybille Montagne) est dans les traits de Lucile Desmoulins. Elle est promise, malgré elle, à André Bitos, qui a exercé un pouvoir juridique considéré comme dur par ses pairs lors de l'épuration, période de la fable.

Au travers de ces personnages historiques, c'est un règlement de comptes qui se joue contre lui, l'Histoire s'inscrivant aussi dans ses travers autant politiques que domestiques où, à cette table, chaque convive joue de son incarnation pour se venger de l'attitude de Bitos, figurant Robespierre pour ce dîner, personnifiant la Terreur avec une postérité controversée. Anouilh (1910-1987) porte un regard aussi acéré que comique sur le sentiment de vengeance que n'importe quel quidam peut avoir.

Les protagonistes, costumés en partie façon XVIIIe, nous transportent dans un espace-temps à cheval entre la Révolution française et les années 1944-1945. Bien que plus de 150 ans s'étirent avec un contexte politique différent, les dénonciations et règlements de comptes restent des constantes. Pour cette création, Anouilh a été accusé par chaque bord politique de faire le jeu de leurs adversaires, défendant la collaboration pour les uns, sacralisant la résistance pour les autres quand, durant la guerre, il s'était tenu à distance des deux bords.

© Bernard Richebé.

C'est un procès fait à Bitos, lui qui a endossé, avec zèle ou honnêteté selon l'apriori personnel de chaque spectateur, ses habits de procureur de la république. Chaque comédien habite son personnage via son maintien et une voix, souvent énergique, posée ou d'attaque, quand, pour d'Aboville, le spectre vocal va de la timidité à la fermeté quand il ne bascule pas dans l'ivresse ou des éclats colériques. Le jeu est, à dessein, inégalement réparti en énergie, pour équilibrer les relations des uns et des autres sous des formes plus ou moins agressives.

© Bernard Richebé.

La mise en scène de Thierry Harcourt fait des costumes et des décors l'aiguillon de la pièce. Avant même que toute réplique ne soit dite, ceux-ci posent le contexte mêlant le domestique à la politique, des figures passées à celles de la fable, des personnages historiques à des inconnus. La pièce d'Anouilh peut être appréhendée du côté de la Terreur ou de ses adversaires, de la collaboration ou de la Résistance, au travers d'un seul et même protagoniste, André Bitos.

Ce qui est aussi posé est le regard subjectif mâtiné d'émotions que l'on peut avoir et qui peut déboucher sur une attitude violente pouvant épouser une radicalité politique, dangereuse de nature. Là, il s'agit de condamner Bitos avant même qu'il n'entre dans la pièce. Il incarne une double figure dans laquelle chacun peut se glisser, lâche dans l'action et courageux par conviction, ou l'inverse. À l'épuration judiciaire répondrait l'épuration sauvage. C'est ce qui fait la force de cette représentation qui brasse les contours sinueux de la psychologie des protagonistes où, derrière le portrait héroïque des révolutionnaires incarnés, peut se cacher un personnage mesquin et revanchard que l'Histoire pourrait armer autant d'une plume que d'une guillotine ou d'un fusil d'assaut.

La mise en scène n'adopte pas de posture politique. Elle reste dans une visée théâtrale comique dans laquelle, dès le début de la représentation, Maxime laisse découvrir la table des convives en retirant une nappe avec sa couche de poussière. Comme s'il s'agissait de dépoussiérer une situation après-guerre en écho de celle de la Révolution française avec ses différentes figures historiques, toutes condamnées de façon expéditive, comme si les dés étaient déjà jetés pour André Bitos.

© Bernard Richebé.

De Robespierre, toutes les figures incarnées ont eu un rapport marqué par la mort, soit en tant que fidèle allié, soit en tant qu'adversaire. Aussi, dans ce dîner, le trépas est au rendez-vous dans une échelle de temps qui brasse autant le passé, proche et lointain, que possiblement le futur. C'est tout un chacun qui se retrouve pris dans une situation qui le dépasse. La mise en scène d'Harcourt réussit le tour de force de montrer, avec relief, chaque caractère au travers d'une scénographie riche et savamment déclinée, rappelant ainsi que ce sont les événements qui font les personnages. Aussi, elle est un élément essentiel à la représentation. Au-delà de sa beauté poétique, elle sait mettre en joue la distance autant physique que psychique de nos interprètes comme dans une scène entre André Bitos et Victoire.

© Bernard Richebé.

"Pauvre Bitos et le dîner de têtes" appartient à la série des pièces grinçantes d'Anouilh. La dernière scène est à double lecture. Victoire prévient André Bitos de ne pas sortir en boîte avec les autres convives pour éviter le ridicule de ceux qui veulent l'y mener, pouvant mettre ainsi à bas la république qu'il incarne. Et il décroche, à peu de choses près, un *"c'est vous que j'aurais aimé tuer en premier"*, par dépit amoureux ou politique, car Victoire, en parrèsiaste, lui dit la réalité de la situation sans détours. Les masques tombent, mais les sentiments persistent.

L'ŒIL D'OLIVIER
chroniques culturelles et rencontres artistiques

Pauvre Bitos, déjeuner de têtes coupées à la sauce Harcourt

loeildolivier.fr/2024/02/pauvre-bitos-thierry-harcourt

14 février 2024

De prime abord, ce qui saisit dans cette version de *Pauvre Bitos*, c'est la beauté esthétique de la mise en scène de **Thierry Harcourt**. Il y a quelque chose de grandiose dans ce prieuré à l'abandon qui fait songer à un théâtre vide. La scénographie, qui s'appuie sur les décors de **Jean-Michel Adam**, les lumières de **Laurent Béal** et les costumes de **David Belugou**, donne à ce spectacle la magnificence d'antan, quand l'économie permettait le faste. Dans ce bel écrin, le texte de Anouilh, dramaturge majeur du XXe siècle, retrouve sa place.

La tête des autres

© Bernard Richebé

La pièce avait fait scandale à sa création. Évoquer l'épuration, dix ans après la fin de la guerre, n'était pas une chose aisée. Si l'on ajoute à cela qu'**Anouilh** était de droite et que, dans les années 1950, il valait mieux être de gauche, on comprend pourquoi la critique a grincé des dents et une partie de l'intelligentsia lui est tombé dessus. Le public, lui, a répondu présent. Ce fut un grand succès. Sept décennies plus tard, cette nouvelle production semble bien partie pour prendre le même chemin.

Bien qu'on ait changé de siècle, que la société a connu bien des mutations, l'âme humaine a gardé ses travers, surtout lorsqu'il est question du pouvoir, des classes sociales, de rancunes et de vengeance. Même si le texte a été resserré — très beau travail de **Maxime d'Aboville** et d'**Adrien Melin** avec l'accord de la famille **Anouilh** — et que des personnages ont disparu, on entend très bien les propos de l'auteur, qui gardent tout leurs sens.

Bas les masques

L'action se passe dans les années 1950, dans une ville ennuyeuse de Province. Maxime de Jaucourt, nobliau et snobinard, a une dent contre son camarade d'école, André Bitos. Les raisons sont nombreuses. Il était boursier, donc pas à sa place dans ce collège d'élite. Avec sa tête de premier de la classe, il raflait tous les premiers prix. Le brillant élève, devenu un intransigeant substitut du procureur de la République, revient au pays. Maxime veut démontrer que Bitos est loin d'être aussi intègre qu'il le prétend, et entend bien lui faire avouer ce qu'il pense vraiment de l'ordre public.

© Bernard Richebé

Maxime organise alors un dîner de têtes. Le thème : la Révolution française. Quand on sait que les têtes y étaient tranchées, l'idée est assez amusante ! On sort, juste de l'épuration, où bien des têtes sont tombées. Maxime s'est fait la tête de Saint-Just. Ses autres invités celles de Danton, Mirabeau, Marie-Antoinette, Camille et Lucile Desmoulins. Quant à Bitos, il arrive en Robespierre, car on ne lui avait pas dit la règle. Rien n'a été laissé au hasard dans ces choix. Le massacre peut commencer. Le jeu de miroirs entre les deux époques est des plus savoureux. Tribun du peuple, ce *Pauvre Bitos* sera broyé. À part Victoire et l'instituteur Deschamps, les autres n'en sortiront pas indemnes non plus.

Une troupe en harmonie

Le théâtre de **Anouilh**, très écrit, est au service de ceux qui le font vibrer, c'est-à-dire les comédiens. **Harcourt** est un directeur d'acteurs formidable. Sous sa baguette, **Adrien Melin** (Maxime/Saint-Just), **Francis Lombrail** (Vulturne/Mirabeau), **Étienne Ménard**

(Julien/Danton), **Adel Djemai** (Deschamps/Camille Desmoulin) **Adina Cartianu** (Lila/Marie-Antoinette), **Sybille Montagne** (Victoire/Lucille Desmoulin) sont formidables.

On attendait avec impatience **Maxime d'Aboville** dans le rôle de Bitos. D'abord parce qu'il a été l'élève de **Bouquet**, à qui il a rendu un magnifique hommage avec son spectacle, *Je ne suis pas Michel Bouquet*, et qu'il est aussi un fin connaisseur de la Révolution française. Mais surtout parce qu'il est un artiste remarquable et que sa palette de jeu est admirable. Sec, nerveux, jouant de sa petite taille et de sa voix, le comédien offre à Bitos bien des nuances, montrant ainsi toute la complexité d'un homme que personne n'a jamais aimé et accepté. Bravo !

Marie-Céline Nivière

Pauvre Bitos – Le dîner de tête, ***de Jean Anouilh en collaboration avec Nicole Anouilh.***
Théâtre Hébertot
78, boulevard des Batignolles
75017 Paris
Jusqu'au 5 mai 2024
Durée 1h30.

Mise en scène de Thierry Harcourt assisté de Clara Huet
Avec Maxime d'Aboville, Adel Djemai, Francis Lombrail, Adrien Melin, Étienne Ménard, Adina Cartianu en alternance avec Clara Huet, Sybille Montagne
Décors de Jean-Michel Adam
Lumières de Laurent Béal
Costumes de David Belugou
Musiques de Tazio Caputo

© 2020 -Tous droits réservés.
Rédacteur en chef - Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
Administrateur - Samuel Gleyze-Esteban

WebThéâtre
Théâtre, Opéra, Musique et Danse

PAUVRE BITOS, LE DÎNER DE TÊTES DE JEAN ANOUILH

jeux de miroir

Publié par Corinne Denailles | 24 février | Critiques | Théâtre | 0 | W W W

Créée en 1956 avec Michel Bouquet dans le rôle de Bitos, la pièce, mise en scène par Anouilh et Roland Piétri, a été reprise en 1967 toujours avec Bouquet. À la création elle a été fraîchement accueillie par la critique qui y a vu un texte réactionnaire, mais elle a connu un grand succès public. Anouilh, qui n'est pas réputé pour ses idées de gauche, avait déjà subi ce genre d'accusation à propos d'*Antigone* en 1944, sur le fond d'interprétations discutables, influencées par le contexte historique. Il n'est d'ailleurs pas exclu que ce *Pauvre Bitos* ait été l'occasion, au passage, d'un règlement de compte avec les contempteurs d'*Antigone*. Anouilh n'était pas un enfant de chœur, ses pièces dites « grinçantes » attestent d'une férocité satirique qui court sur une ligne de crête périlleuse.

La pièce, qui n'a pas été jouée depuis 1967, est reprise sur l'impulsion de Francis Lombrail, directeur du théâtre Hébertot (Mirabeau dans le spectacle). Thierry Harcourt en propose une version resserrée établie par Maxime d'Aboville et Adrien Melin. Le metteur en scène joue admirablement de la mise en abîme imaginée par le dramaturge pour ce dîner de têtes. Cette tradition proche du bal masqué consiste à organiser un dîner où tous les convives seront grimés selon le thème choisi par l'hôte. Sur le thème, Prévert a écrit un pamphlet satirique réjouissant qui mérite le détour, intitulé *Tentative de description d'un dîner de têtes à Paris-France* (1931). Avec Anouilh, cela devient l'occasion d'un règlement de comptes passablement nauséabond et cruel (idée que l'on retrouvera, sans aucune portée politique dans *Le dîner de cons* de Francis Veber, 1993), écrit dans une langue savoureuse et vive, souvent glaçante, méchante avec talent.

Dans une petite ville de province travaillée par les médisances ordinaires et les haines recuites, un notable d'ancienne noblesse met sur pied un dîner de têtes pour justement se payer la tête de Bitos (« chapeau » en argot), un vieux camarade de collège que tous détestaient, « petit boursier cafard qui était toujours le premier », pour faire le procès d'un pauvre qui a su s'élever au rang de substitut du procureur et qui « se prend pour Robespierre, la justice immanente en marche », de cette engeance qui « massacre la main sur le cœur ». Bitos s'est rendu coupable de participation active à l'épuration, faisant même du zèle dix ans après la Libération « pour nettoyer la France », en abattant un milicien, ancien camarade de classe. Le personnage a la hargne des faibles, l'immaturité dangereuse. En organisant ce jeu de massacre qui cloue Bitos au pilori de son crime, Maxime de Jaucourt, coupable autant que sa victime d'abus de pouvoir, ne vaut guère mieux que sa proie. Plus que ces graves égarements, il lui reproche son ascension sociale.

Le thème choisi pour cette soirée est la Révolution française, qui a fait tomber quelques têtes, et Bitos sera Robespierre, figure du « terrorisme étatique chez le prêtre de la vertu » (Albert Camus), entouré de Mirabeau, Saint-Just, Camille et Lucile Desmoulins, Marie-Antoinette et Danton. Les comédiens sont tous au diapason, avec en tête (si l'on peut dire) Maxime d'Aboville, excellent Bitos/Robespierre, petit bonhomme glapissant engoncé dans son costume d'époque qui pourrait attendrir tant il semble perdu, aux abois, pris au piège qu'on lui a tendu, et dont pourtant on ne sait jamais s'il est seulement un fieffé menteur ou un habile manipulateur. Aucun des personnages n'est épargné par la plume acéré de l'auteur, excepté Victoire, qui, in extremis, sauve Bitos du naufrage qui l'attend.

La scénographie de Jean-Michel Adam superpose discrètement les deux époques dans un même espace. De même les personnages appartiennent simultanément au XVIIIe siècle et au XXe siècle, comme les deux faces d'un miroir confondant leur reflet.
Le propos est peut-être moins manichéen que certains l'ont jugé. Le dramaturge brosse le portrait d'une humanité désolante ; il dénonce ceux qui, au nom du peuple organisent la Terreur, au nom de la justice se rendent coupables des pires crimes, obéissant aveuglément à un concept abstrait plutôt que de s'intéresser aux hommes de chair et de sang.
Pourtant la Révolution a accouché de la République et de la Déclaration des droits de l'homme.
Pourtant Bitos fut un résistant durant la guerre.
L'Histoire n'est jamais à une contradiction près.
Une pièce qui offre matière à réflexion, bien servie par la mise en scène de Thierry Harcourt.

Pauvre Bitos de Jean Anouilh, au Théâtre Hébertot : cruel jeu de rôles

La pièce fut créée en 1956 au Théâtre Montparnasse, avec Michel Bouquet dans le rôle-titre. « Si cette comédie grinçante fit violemment réagir le public, elle ne manqua pas de le faire venir en nombre : la pièce fut un triomphe », confie l'acteur dans ses Mémoires.

L'ouvrage fut repris en 1967 avec le même Michel Bouquet en tête de distribution, puis, disparut du répertoire pendant de longues années.

Avec le courage qu'on lui connait, Francis Lombrail a choisi de la remonter cette saison dans son charmant théâtre du Boulevard des Batignolles.

Dans une petite ville d'une France récemment libérée, quatre notables ont décidé de se venger du nouveau substitut de justice, André Bitos, qu'ils connaissent depuis l'enfance.

Celui-ci, à l'opposé des autres, est issu d'un milieu très simple et s'est toujours senti méprisé par eux. C'est peut-être pour cette raison qu'il a envoyé à l'échafaud l'un des leurs, soupçonné de collaboration.

Craignant que ces procédés ne se reproduisent à leurs dépens, les quatre personnages ont invité Bitos à un dîner de têtes où chacun jouera le rôle d'un révolutionnaire. Face à Danton, Saint-Just et Mirabeau, Bitos sera Robespierre.

Les quatre comparses espèrent, en le faisant boire, que la collusion des personnages, présent et passé, lui fera révéler sa face d'ombre pour le faire tomber.

Face à ses accusateurs implacables de cynisme, Bitos n'est pas plus sympathique qu'eux. Tantôt

Face à ses accusateurs implacables de cynisme, Bitos n'est pas plus sympathique qu'eux. Tantôt diabolique et tantôt pitoyable, on ne sait plus d'ailleurs plus très bien qui parle, du procureur d'aujourd'hui à celui d'hier.

Parmi toute cette noirceur, seule une femme fera preuve d'un peu d'humanité mais qui malgré tout, lui promet Bitos, ne sera même pas récompensée…

Maxime d'Aboville, déjà auréolé de deux Molière, est un acteur prodigieux. Il doit sa première statuette à son rôle tout de noirceur dans l'adaptation théâtrale de « The Servant » de Joseph Losey.

Et on le retrouva avec grand plaisir plus récemment dans « Berlin Berlin », campant un personnage loufoque et lunaire, performance qui lui valut sa deuxième récompense.

Ici, il conjugue ces deux aspects à la fois, alternant la bouffonnerie de Bitos et le délire inquiétant, parfois proche de l'hystérie, de Robespierre.

Les autres acteurs, Francis Lombrail en tête, se délectent de ce texte remarquablement écrit qui, d'évidence, permet à chacun de faire preuve de son talent.

La mise en scène de Thierry Harcourt donne un rythme soutenu aux trois actes de l'ouvrage. Elle s'appuie sur les décors de Jean-Michel Adam et les lumières de Laurent Béal, ainsi que sur les costumes très soignés de David Belugou.

Une œuvre originale aux résonances intemporelles, dans une reprise très attendue qui s'avère parfaitement à la hauteur de nos espérances. Merci au Théâtre Hébertot pour la constante qualité de ses productions.

Alex Kiev

L'AVIS DE LA REDACTION : 8,5/10

Allons enfants de la Patrie !

Montée pour la première fois en 1956, avec le grand Michel Bouquet dans le rôle titre, la pièce déchaîna les passions ....et les critiques.
Si près de la Libération et de ses excès, le propos d'Anouilh fit violemment réagir, ce qui n'empêcha pas le public de lui faire un triomphe.

"Ceux qui parlent trop souvent d'humanité ont une curieuse tendance à décimer les hommes "

Tout est dit dans cette réplique percutante.
Ainsi, le pauvre Bitos croit il dur comme fer incarner cette humanité, mais victime de cette assemblée venue régler des comptes, il nous dévoile l'humain derrière le tyran.
Car en grand dramaturge qu'il est, Anouilh nous prend en otages entre pitié et aversion, et nous montre ainsi toute la complexité de l'homme.

Les comédiens s'emparent avec délectation du texte.
Emmenés par un Maxime d'Aboville à son meilleur - et qui mieux que lui pouvait reprendre le rôle de son mentor - ils savourent chaque réplique et nous font ce merveilleux cadeau qu'est le plaisir au théâtre.

Il faut dire que Thierry Harcourt est un chef d'orchestre chevronné, et que lui aussi s'est visiblement régalé avec ce jeu de massacre.

Les décors de Jean-Michel Adam sont sublimes et apportent une formidable envergure à ce dîner.
Les costumes, la musique, ainsi que les lumières sont d'une grande qualité.

Un spectacle fort, intelligent et cruel qui nous montre qu'à travers toutes les époques "Les Dieux ont soif"

Que demande le peuple ?

Sylvie Tuffier

SUR LES PLANCHES

Le Théâtre Hébertot nous présente actuellement une comédie truculente de Jean Anouilh, *Pauvre Bitos*. Ce projet a pu voir le jour grâce à Francis Lombrail, directeur de ce lieu et comédien. Cette comédie grinçante, créée dix ans après la fin de la 2e guerre mondiale, décrit un certain état d'esprit conciliant de la société bourgeoise provinciale envers les années noires de la collaboration. Pavé dans la mare ou jet au vitriol, il n'en demeure pas moins que cette pièce remise au goût du jour, par Thierry Harcourt, est un petit bijou.

En 1955, dans une petite ville de province, un groupe d'amis de la bonne société se donne rendez-vous pour un » dîner de têtes « . Cet événement permet à chaque convive de se glisser dans la peau d'un célèbre personnage de la Révolution Française. André Bitos, fils du peuple devenu magistrat incorruptible et vertueux, est l'invité d'honneur : il sera forcément Robespierre. Cependant ce repas comporte un autre objectif, celui de ridiculiser André Bitos qui concentre sur lui une hostilité grandissante en raison de sa rigidité envers les « collabos ». Dix ans se sont écoulés depuis la fin de la guerre et certains convives de cette soirée souhaiteraient qu'ils disposent d'un esprit conciliant pour ceux-là mêmes qui se sont « égarés ». Après tout, ils se connaissaient tous ! A travers ce jeu crapuleux, la tyrannie de la Vertu sera le miroir de la haine de l'autre. André Bitos et son double Robespierre disposant de sa personnalité chétive et moquée seront trainés dans la boue. André Bitos, avec la hargne et le sens de la justice qu'il entend incarner fera face à ses détracteurs dont la situation leur échappe peut à peu. Ce jeu de massacre drôle et grinçant est mis en scène de fort belle façon où le rythme, la scénographie concourent à l'éclat de ce spectacle. Mais il convient de relever la pensée profonde de Jean Anouilh qui met en lumière les masques que chacun porte dans la société et les jeux de pouvoir qui se jouent lors de ce dîner insolite. Saluons la prestation impeccable de Maxime d'Aboville qui incarne ce pauvre Bitos sans oublier les comédiens qui l'entourent. Pièce controversée à sa sortie pour avoir voulu signifier un quelconque procès de la résistance, elle a malgré tout connu un grand succès qui encore aujourd'hui ne se dément pas.

Laurent Schteiner

ARTS MOUVANTS

CHRONIQUES DE SPECTACLES VIVANTS

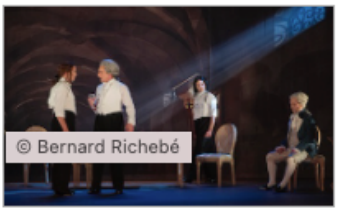
Thierry Harcourt a la bonne idée de mettre en scène la pièce de Jean Anouilh qui n'avait pas été montée depuis 1967, *Pauvre Bitos, le dîner de têtes*. Resserrant le texte, sans en amenuiser la férocité, Thierry Harcourt fait surgir toute la puissance de sa théâtralité.

Nous sommes en 1955. Un groupe d'amis décide de donner une bonne leçon à Bitos, ancien camarade de classe devenu substitut du procureur de la République et qui s'évertue avec une cruelle application à pourchasser et condamner toute personne suspectée de collaboration. La leçon prend alors la forme d'un repas, un dîner de têtes, dans lequel les convives se griment du visage d'un personnage de la révolution. Bitos sera Robespierre et autour de lui évolueront Marie-Antoinette, Lucile et Camille Desmoulins, Danton, Mirabeau et Saint-Just. Les convives font alors revivre les débats houleux, comment ne pas penser à *la mort de Danton d*e Georg Büchner, qui animèrent Danton et Robespierre. Dans une subtile mise en abîme, Jean Anouilh met en parallèle deux périodes de l'histoire de France qui ont été marquées du sceau de la terreur.

La farce va pourtant tourner court. V**ictimes et bourreaux se confondent dans une frontière de plus en plus ténue. Tous semblent se fourvoyer dans la noirceur de leurs âmes, animé chacun par un désir de vengeance et une cruauté sans fond. La frustration, le mépris de classe, le pire de l'humanité surgit sous des ressorts comiques qui désacralisent tout espoir de bonnes intentions.**

Les costumes de David Belugou, les décors de Jean-Michel Adam et les lumières de Laurent Béal magnifient la mise en scène qui contraste alors habilement avec la noirceur du propos. **Thierry Harcourt fait du théâtre dans le théâtre le personnage central de son adaptation et déploie toute sa force aussi tragique que comique qui permet de figurer les situations les plus obscures sans chercher à les absoudre**. Dans un formidable esprit de troupe, les comédiens, Maxime d'Aboville, Adel Djemai, Francis Lombrail, Adrien Melin, Etienne Ménard, Adina Cartianu, Clara Huet et Sybille Montagne portent avec un vrai sens du jeu l'humour grinçant qui anime chacune des répliques.

Loin de toute complaisance, *Pauvre Bitos* dénonce les dangers de la tyrannie qui sous des prétextes fallacieux s'élève en voix de la vertu. Thierry Harcourt figure avec une subtile clarté la complexité de l'Histoire, miroir de notre humanité.
Sans chercher à affirmer à tout prix la résonance contemporaine de la pièce, ou à intellectualiser un propos qui se suffit à lui-même, Thierry Harcourt s'attache à la théâtralité du texte et subtilement, sur le ton du divertissement, nous entraine dans la farce acerbe.



© Bernard Richebé

Zoom par Philippe Escalier

Pauvre Bitos ou le dîner de têtes

Théâtre Hébertot

« Pauvre Bitos » de Jean Anouilh en faisant un parallèle entre La Terreur et l'Épuration nous offre une galerie grinçante de personnages esquissée avec un humour au vitriol. Cette pièce surprenante revit grâce à une troupe de comédiens exemplaires qui ravit le public du théâtre Hébertot.

Même avec une décennie de recul sur la Libération, « Pauvre Bitos » était trop dérangeant pour ne pas provoquer, lors de sa création en 1956, des réactions extrêmes. La critique et les politiques s'enflamment. D'un côté, ceux qui ne supportent pas que l'on remette en question la période de la Révolution et de la Libération, de l'autre, ceux qui ne demandent que cela en faisant mine d'oublier que la pièce n'épargne personne. Le public remet les pendules à l'heure en réservant à l'œuvre un accueil enthousiaste. Néanmoins la pièce ne sera reprise qu'en 1967 au théâtre de Paris. Il aura fallu l'énergie et le judicieux entêtement de Francis Lombrail pour donner à ce texte magnifique une nouvelle vie sur la scène de son théâtre. Maxime d'Aboville dont on connait le goût pour l'Histoire et Adrien Melin se sont attelés (et avec quel succès !) à l'adaptation pour en faire un moment théâtral resserré mais toujours d'une superbe intensité, n'ayant rien à envier à la création originale.
Dans une petite ville de province, André Bitos est devenu substitut du procureur.
Au sortir de la guerre, il prononce, sans états d'âme, des condamnations à mort à l'encontre de collaborateurs. Ses anciens camarades de classe issus pour la plupart de l'aristocratie, n'ont jamais supporté ce fort en thème, collectionnant les diplômes, venu d'un milieu très modeste, introverti, étriqué, engoncé dans ses certitudes, dissimulé derrière le paravent de sa réussite professionnelle. Désireux de lui faire payer son parcours et ses actes qu'ils réprouvent, ces conservateurs organisent un diner de têtes autour de cette Révolution Française qui en a fait tomber tant. André Bitos devra jouer le rôle de Robespierre, à qui il ressemble par bien des aspects. Un jeu surprenant et cruel va se mettre en place.

Avec la plume de celui qui a toujours magnifiquement écrit pour le théâtre, Jean Anouilh avec « Pauvre Bitos » nous livre une pièce d'une incroyable subtilité. Sans a priori, il fait le procès des excès de la Révolution et de l'Épuration, en décrivant si bien tout ce que les hommes de pouvoir peuvent avoir d'intransigeant, de petit et de cynique. Anouilh était inclassable. Ce n'est pas un bord politique qu'il attaque mais les abus de pouvoir qu'il avait en horreur, commis au nom du peuple qui en fait les frais. Ce faisant, il démontre que les auteurs les moins politiques, libres qu'ils sont de dédaigner les guerres partisanes, sont ceux qui en réalité ont le sens politique le plus affuté. Loin de se mettre au service d'un camp ou d'une idéologie, c'est l'Homme qu'ils entendent défendre. Un noble objectif qui n'exclut pas d'observer la dure réalité du monde sans s'encombrer d'un idéalisme aussi naïf que pesant.

Le public du théâtre Hébertot écoutera ce réquisitoire surprenant, ô combien théâtral, d'une habilité hors du commun, tout en admirant le jeu des comédiens. Dans le rôle-titre, Maxime d'Aboville réalise une performance admirable comme on en voit peu au théâtre. À ses côtés, et dans la lumineuse mise en scène de Thierry Harcourt, encore une fois très inspiré, Etienne Ménard, Adrien Melun, Sybille Montagne, Francis Lombrail, Adel Djemai, Clara Huet en alternance avec Adina Cartianu font merveille. Ils ont réveillé un texte trop longtemps endormi et nous ont offert une leçon de théâtre et une heure trente de bonheur. Que demande le peuple ?!

Paru le 23/02/2024

Univers luxe

Figurant parmi les pièces grinçantes du dramaturge Jean Anouilh, Pauvre Bitos ou le Dîner de têtes fit scandale dès sa première représentation en 1956. Terriblement actuelle, cette pièce triomphe au Théâtre Hébertot avec une troupe d'acteurs brillants, dans une belle mise en scène signée Thierry Harcourt.

Dans une atmosphère inquiétante, des invités grimés sont conviés à un dîner très spécial, pour incarner chacun un personnage célèbre de la Révolution Française. Mais ces gens de la bonne société ont un but : inviter André Bitos, fils du peuple devenu substitut du Procureur, pour lui faire jouer le rôle de Robespierre. Derrière l'aspect bon-enfant de ce dîner, se dissimule un jeu cruel, destiné à pousser Bitos dans ses retranchements. Les échanges subtils et tendus entre les personnages révèlent peu à peu des similitudes entre les actes de Robespierre sous la Révolution et ceux de Bitos au lendemain de la Libération. Jeu cynique, dialogues féroces, rebondissements inattendus…Servie par une troupe d'excellents acteurs, dont le comédien Maxime d'Aboville dans le rôle de Bitos, cette pièce remarquable tient le spectateur en haleine jusqu'à la dernière réplique. Du grand art !

ATELIER THÉÂTRE ACTUEL
5, rue La Bruyère
75009 Paris
01 53 83 94 96

www.atelier-theatre-actuel.com